

Frédéric Boyer

Patraque

Roman



Extrait de la publication

Patraque

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

LA CONSOLATION, *roman*, 1991
EN PRISON, *roman*, 1992
DES CHOSES IDIOTES ET DOUCES, *roman*,
Prix du Livre Inter, 1993
COMPRENDRE ET COMPATIR, *essai*, 1993
COMME DES ANGES, *roman*, 1994
EST-CE QUE TU M'AIMES?, *roman*, 1995
LE DIEU QUI ÉTAIT MORT SI JEUNE, 1995
L'ENNEMI D'AMOUR, 1995
LES INNOCENTS, *roman*, 1995
ARRIÈRE, FANTÔMES!, 1996
DIEU, LE SEXE ET NOUS, 1996
NOTRE FAUTE, *roman*, 1997
LE VERTIGE DES BLONDES, *roman*, 1998
LE GOÛT DU SUICIDE LENT, *poèmes*, 1999
PAS AIMÉE, *roman*, 1999
UNE FÉE, *roman*, 2000
KIDS, *poèmes*, 2000
GAGMEN, *poèmes*, 2002
LA BIBLE, NOTRE EXIL, 2002
SONGS, *poèmes*, 2003
MAUVAIS VIVANTS, *nouvelles*, 2003
« NOUS NOUS AIMONS », 2004
MES AMIS MES AMIS, 2004
ABRAHAM REMIX, 2005

Aux éditions Calmann-Lévy

COMME DES FRÈRES, *essai*, 1998

Frédéric Boyer

Patraque

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2006
ISBN: 2-84682-166-6
www.pol-editeur.fr

« Et ayant plus d'idées, ils eurent plus de souffrances. »

Gustave Flaubert,
Bouvard et Pécuchet

« PATRAQUE : n.f. et adj. est emprunté (1743) par l'intermédiaire des marins marseillais à l'italien du nord *patracca* : monnaie de peu de valeur.

Patraque a servi d'injure à l'adresse d'une marchande de poissons et de désignation péjorative pour une vieille femme en mauvaise santé.

De nos jours, patraque est surtout employé comme adjectif pour qualifier une personne faible, malade, sans cause médicale précise. »

d'après le *Dictionnaire historique de la langue française* (Le Robert)

Pas très heureux. Comment le devenir? Un peu malade de tout. Comment guérir?

Je me disais pourtant que tout allait bien mais j'ai fini par délivrer de minuscules messages de détresse.

Vous remarquerez que la plupart du temps nous ne sommes pas habitués à exprimer nos idées ou nos sentiments sous une forme correcte et adaptée.

Quelque chose de l'espèce demeure incorrigible.

Longtemps les chirurgiens qui autopsiaient les corps ont cherché l'origine de la parole.

Pas vue, pas prise.

Les gens pensaient que le corps humain n'était qu'un abri fait de planches de sapin toutes fendues et mal clouées.

Pas faux.

Nez pincé, joues creuses, teint blafard. Petite forme.

– Rien de grave, mon vieux. Ça arrive.

– Qu'est-ce qui ne va pas ?

J'entends des voix. Je suis hanté par d'innombrables voix. On peut dire ça comme ça. Incapable de supporter mon propre silence, et tout aussi incapable de supporter ce que j'ai, ou n'ai pas, à dire.

Qui pourrait comptabiliser les voix qui nous parlent depuis que nous existons, depuis qu'existe la voix humaine ?

Si je peux en juger d'après mon propre cas, elles sont en très très grand nombre.

– Reposez-vous.

Cure de silence. Il va neiger. Les oiseaux ont disparu. Il faudra s'occuper du jardin.

Le fait que je ne sois jamais pris au sérieux chaque fois que je prétends entendre des voix n'est qu'une façon que les autres ont trouvée de me dire que je leur suis mystérieux.

Les idées les plus originales que nous pouvons avoir ne nous appartiennent pas et nous ont été suggérées par d'autres.

Oui. C'est ce qui me met parfois si mal à l'aise.

– Je ne me sens pas très bien. Je ne sais pas ce que j’ai.

Une très grande part de tout ce que nous disons ne parle pas avec notre propre voix mais avec les voix déchirantes d’autres personnes.

– Venez après 13 heures.

J’ai déjeuné avec l’humanité à mon retour de Moscou.

Comme d’habitude elle avait mauvaise mine. Il y avait eu un temps, pas bien lointain, où elle se flattait de ne pas paraître son âge. On aurait dit ma mère. Maintenant on ne peut plus s’y tromper : c’est une femme de 4 millions d’années et des poussières.

Ensemble on a passé en revue quelques problèmes mal posés de l’existence humaine : un chien errant, un vol de tableaux de maîtres anciens, la mort de deux ecclésiastiques, les Dayaks de Bornéo, une charogne, René Descartes, une tigresse nymphomane, les artères bouchées d’un grand homme d’État.

– J’ai de bonnes raisons de penser que les chats ne poussent pas sur les arbres et que j’ai eu un père et une mère, ai-je dit.

– Oubliez tout ça, mon vieux, m’a répondu l’humanité en écrasant sa cigarette dans les cheveux d’un jeune serveur.

Et elle a ajouté d'un ton blasé :

– Regardez. Aujourd'hui, ils éclairent des pots de yaourt comme si c'était la Sixtine ou le temple d'Angkor.

Certains comme Robinson ont rêvé de tout transformer autour d'eux en une petite patrie privée faite d'un monde sauvage et non aménagé.

« Après tout qu'est-ce qu'un jardin? » (Voix de Gertrude Stein, début des années 1930.)

Au commencement, c'était une toute petite barque. Nous étions à plusieurs dedans. On a immédiatement pensé à un naufrage. Pas de rames... Hé, ho. On a appelé au secours dans le vide et dans le noir.

Au commencement, des bactéries extraterrestres auraient pu féconder la terre. J'ai lu ça autrefois dans une revue scientifique américaine.

Au commencement, je n'avais pas un an. À mes yeux, la terre et le ciel étaient à peine plus âgés que moi.

Au commencement, ce qui déclenche l'étonnement est une chose parfaitement familière et effrayante.

J'aimerais que tout se passe d'autres manières et posséder un cheval sourd comme chez Homère.

Au commencement, mon père m'a offert toute une collection d'animaux modèle réduit. Il y avait le lion et le loup, les poissons de mer, le chien et sa niche. Également la brebis perdue qui attendait son sauveur. La nuit, je les rangeais dans une boîte à chaussures (les escarpins dorés de ma mère).

– Au commencement, m'a dit le vieil Empédocle, tu étais jeune homme et jeune fille et arbuste et oiseau, épine et muet poisson de mer.

Au commencement, notre barbarie planait sur les eaux, et ma mère était une actrice de paradis. Au commencement, les vols long-courriers avaient commencé comme avaient commencé la mort certaine de mon père et l'envol sourd des criquets d'Arabie. Au commencement, j'ai entendu les bulldozers qui ensevelissaient les corps. Au commencement, j'avais les mains abîmées. J'avais les mains moites en permanence.

Au commencement, je roule en Ferrari bleue sur une route en lacet au bord de la mer.

Au commencement, on veut toujours sauver trop de choses.

Au commencement, une nuit d'amour incomplète.

Au commencement, les mots sont dociles comme les ânes, et les syndicats sont heureux.

Plus tard, j'ai conquis les pôles, au sud comme au nord. Découvert l'Amérique par hasard. J'ai marché une première fois sur la Lune.

Je n'ai pas eu le courage de faire l'amour avec une femme inuit.

Température extérieure proche de -40° .

Baisse de régime.

J'ai mangé dans la main de Gustave Flaubert.

J'ai taillé des flèches. J'ai lavé mon linge à la rivière où j'ai dressé de petits barrages de pierres. Dans les flaques d'eau, j'ai pêché de minuscules poissons verts et argentés.

J'ai dû les manger crus. Je recrachais les arêtes, les nageoires et la tête.

J'ai fait du feu. J'ai fait du porte-à-porte. J'ai vendu des savonnettes comme autrefois j'ai vendu mes sœurs et mes frères.

J'aurais pu vendre ma mère au cours de l'histoire. Comme on vend sur les marchés des pommes ou des salades.

J'avais quelque chose qui n'allait pas mais quoi.

J'ai chanté des chants révolutionnaires où des mères endeuillées pleuraient de fierté sur la tombe de leurs fils défunts.

Mais pour finir, j'appartiens à cette communauté anonyme qui, à chaque pas dans la vie, se

heurte à l'insurmontable limite qu'est l'existence pour elle-même.

Étrangement ou pas, de grands représentants de cette communauté informelle sont devenus comme moi des forçats du rire.

On peut éprouver chaque jour l'irrésistible envie de se jeter par la fenêtre et ne jamais trouver la bonne fenêtre.

Je me souviens d'un discours de Staline en 1935. Qui passe en boucle dans l'esprit humain.

– La vie est devenue meilleure, camarades, la vie est devenue plus gaie.

Les gens applaudissaient en pleurant. On aurait dit un chaman moderne – faux moujik à lunettes carrées et grosse moustache. Staline s'épongeait le front en parlant. Il prévoyait que de nouveaux moyens d'une étonnante technicité seraient mis en œuvre dans l'histoire du monde au service de la prédation de l'espèce par elle-même.

Il avait raison. Staline était un visionnaire.

Le monde qui est monde ne connaît pas le repos. Et nous avec.

– Il est essentiel de noter que la marche de l'Esprit est un progrès, me dit peu avant sa mort Georg Wilhelm Friedrich Hegel.

« Lorsque vous savez tout ce qu'il y a à savoir à propos du soleil, à propos de l'atmosphère et à propos de la rotation de la terre, vous pouvez ne rien savoir de la beauté du coucher du soleil. » (Voix d'Alfred North Whitehead, New York, 1925.)

Depuis longtemps, nous constatons l'existence de la vie sur notre planète mais nous ne savons toujours pas répondre à la question : qu'est-ce que la vie ?

Ce qui est étrange ici, c'est que même tout à fait sûr de l'emploi des mots, n'ayant aucun doute à ce sujet, je n'en suis pas moins incapable de répondre à cette question.

– Tu nous agaces avec tes questions.

Qui a parlé ?

De très loin des appels me parviennent encore. Des voix. Des bribes.

Paroles. Rêves. Chants. Danses ou oracles. Que sais-je.

J'ai chassé l'ours. J'ai parlé aux morts et à la lune. J'ai semé vigne et maïs.

Je ne dois rien oublier. Je fais des efforts sur-humains pour me rappeler de tout.

J'ai plongé dans l'eau noire et glacée des douves pour échapper à d'imaginaires ennemis.

J'étais ailleurs. La tête en l'air. Pieds nus dans le sable sur les bords de la rivière.

J'ai pleuré. Il y avait un monde fou.

Je les ai tous trouvés très gentils.

Depuis, nous nous sommes perdus de vue.

– Voici ce que je pense, m'a confié Ludwig Wittgenstein un après-midi pluvieux dans une université anglaise. (Son frère avait perdu une main à la guerre.) Même si toutes nos questions concernant l'existence recevaient une réponse, nous serions encore et toujours sans réponse. Quelque chose n'aurait pas encore été abordé.

Je comprends...

Et nous vivons alors avec ce sentiment que cela ne le sera jamais. Ce sentiment de n'en avoir jamais parlé ensemble qui nous étreint régulièrement. Mais de quoi exactement? Nous n'en savons rien précisément. Puisque cela se dérobe lorsqu'on veut l'exprimer. Puisque cela disparaît quand on croit l'avoir trouvé.

Autrefois, on aurait dit l'homme est un mal élevé. On aurait dit il marche contre son propre sens. Dans le sens contraire de sa destination. Contre sa propre salvation. Autrefois, on aurait pensé l'homme ne fait rien de ce pour quoi il est payé. Il ne règle rien de sa dette qui s'accroît à chacun de ses pas.

Beaucoup de compagnons de l'espèce pensent aujourd'hui avoir trouvé le sens de leur vie (ou entretiennent cette illusion), mais si je viens à les interroger la plupart sont incapables de m'expliquer avec précision quel est ce sens.

Je ne leur en veux pas. Il ne faut pas. La question n'est plus de savoir « qui a raison » mais ce que chacun d'entre nous fait de l'expérience vivante de l'existence au monde.

Mais vous remarquerez avec moi que ceux qui nous disent avoir trouvé le sens de leur vie ne nous sont jamais d'une aide quelconque dans cette tâche. Dans la pauvre tranquillité de chaque jour.

Face à eux, on a très vite le sentiment embarrassant de n'être qu'un chien sans collier, et livré à lui-même dans l'anonymat des rues.

Au mieux, l'existence présente toutes les caractéristiques d'une expérience intéressante dont l'issue demeure incertaine.

C'est la raison pour laquelle les individus pour qui le sens de leur existence devient clair après des doutes prolongés et douloureux ne peuvent dire alors en quoi consiste ce sens.

Il est arrivé à Kant lui-même d'estimer que la vie était trop malheureuse, trop vide de sens pour être supportable.

Pour d'autres, le fait de vivre a sa place parmi les activités humaines qui, comme la pratique du piano ou celle du ski, trouvent leur fin en elles-mêmes.

– Que se passe-t-il, là-bas, dans le royaume immense et incompréhensible de la vie? je demande.

De nos lèvres à peine entrouvertes, c'est lentement sorti.

On ne se donne plus aucune latitude, plus jamais aucune facilité d'être vivant. On ne se donne plus jamais aucun à peu près, aucune maladie, aucune absence.

Des huissiers blafards montent l'escalier de l'existence et sonnent à la porte de leur propre vie pour réclamer un dû qu'ils ignorent eux-mêmes.

Oui, il m'arrive alors d'entendre certains jours, à certaines heures, la voix de Ludwig Wittgenstein.

– Dans ces cas-là, l'entreprise même d'une explication est déjà un échec parce que ce n'est jamais l'explication qui est susceptible de nous satisfaire.

– Ah bon, vous pensez...

Pendant ce temps, un manchot génial joue le *Concerto pour la main gauche*. Quelqu'un pleure.

Une explication quelconque de l'existence n'a de sens que dans la mesure où le langage cesse d'avoir un sens, cesse précisément de nous dire quelque chose de familier. Quand nous pensons avoir trouvé un sens à la vie, ce sens-là disparaît dans la logique familière et impitoyable du langage.

J'ai appris ça peu à peu. Plus particulièrement avec ma mère et ce qu'on appelle la littérature.

– Le problème de la vie n'est toujours pas réglé. Non ?

– Et pourquoi devrait-il l'être ?

– On n'est pas obligé de tout comprendre.

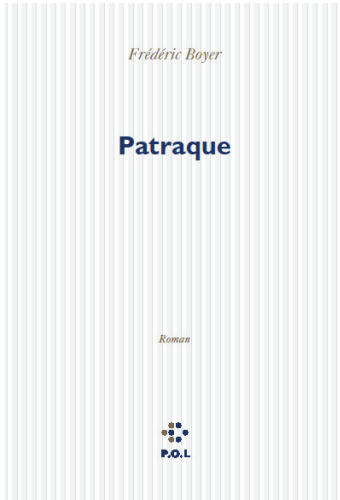
Dit aussi quelqu'un.

Selon Wittgenstein et moi l'énigme reste entière.

Mais ce n'est pas le plus important, bien sûr. La vie a de telles conséquences que les problèmes qu'elle pose passent à l'arrière-plan. On reste avec la vie sur les bras sans trop savoir quoi faire. Pas de la vie elle-même, mais des choses qu'elle contient, ces choses qu'on ne peut oublier mais dont on ne voit jamais immédiatement ni la beauté ni l'utilité. Comme le pourquoi de la pluie, le comment des guérisons ou le pourquoi de la mort des êtres proches et celle des astres lointains.

N° d'éditeur : 1961
N° d'édition : 145614
N° d'imprimeur : 06XXXXX
Dépôt légal : octobre 2006

Imprimé en France



Frédéric Boyer
Patraque

Cette édition électronique du livre
Patraque de Frédéric Boyer
a été réalisée le 10 août 2010 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé d'imprimer
en septembre 2006 (ISBN : 9782846821667)
Code Sodis : N44407 - ISBN : 9782818004661